



MAX FÉRANDON MONSIEUR HO

ROMAN

carnetsnord | éditions
montparnasse

Extrait de la publication

Monsieur Ho

Max Férandon

Monsieur Ho

carnets**nord**

© Éditions Alto, 2008
Cession réalisée par l'intermédiaire de L'Autre agence, Paris

© Carnets Nord, 2013 pour la publication française
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN : 978-2-35536-111-1

Un pluriel inquiétant

Le jour entrait dans une nuit à court d'arguments. Sans la moindre nostalgie, Monsieur Ho se sépara de son lit. Il avait traversé une dizaine d'heures d'encre sans réussir à trouver la moindre minute de réconfort. Une insomnie ponctuée de hasardeuses et brèves somnolences, de rêves chaotiques et d'images hallucinées, toujours les mêmes. Des gens, innombrables. Des hommes, des femmes, une profusion d'humanité, un pluriel inquiétant. Depuis quelque temps, les courtes périodes de sommeil de Monsieur Ho se résumaient à de longs voyages mal éclairés. Le jour et la nuit partageaient chez lui une même hypothèque. Il alla se réfugier dans la salle de bains afin de se débarrasser des fantômes qui traînaient dans ses draps. Devant son miroir, il aurait de grandes chances d'être enfin seul.

La rencontre plutôt maladroite d'un rasoir émoussé et d'une barbe récalcitrante occasionnait à Monsieur Ho quelques désagréments. C'était un matin à changer trois fois de lames, à jeter les neuves, à reprendre les vieilles, celles qui coupent ou ont coupé. Un matin

où rien n'y faisait, ni l'eau bouillante, ni l'angle d'attaque, un matin où le miroir se montrait bavard et déprimant. Un épais cumulonimbus de mousse à raser flottait autour de ses lèvres fines, illuminait son visage, triste carte géographique couvrant toute la longitude de ses cinquante-trois ans. Ses yeux étaient des lacs fatigués et sa bouche, une discrète calanque. Toutes les rivières se jettent dans le grand fleuve, toutes les rides dans le temps.

Comme il ne voulait pas faire attendre Madame Ho, son épouse, il mit un terme à ses solennités de salle de bains. Il aurait plusieurs occasions de reprendre le fil de son exploration personnelle. Le rasoir électrique eut le dernier mot.

Une odeur complice s'échappait de la cuisine. Le thé de Long Jin, moins racoleur que le Jing Shan Mao Feng, entonnait le chant du matin, l'appel des vivants et la joie infusée. Une seule gorgée de cette incantation parfumée suffisait à les emmener, Madame Ho et lui, dans un silence caressant qui guérissait toutes les migraines et les tracas. Le bonheur, fidèle au rendez-vous, tous les matins. Les derniers spectres encore collés à lui s'étiolaient en vapeur. La mauvaise nuit de Monsieur Ho ne fut plus qu'un vague souvenir. Même le vacarme de la radio, qui crachait entre deux interférences la voix saccadée d'une jeune chanteuse très en vue cuisinant rap et musique traditionnelle chinoise, était emporté par les embruns de miel. La planète entière comme une douce infusion.

Le complet neuf de Monsieur Ho patientait, pendu sur son cintre. On devinait dans son tombant, outre un

vœu d'élégance, un espoir de réussite. Il était fait d'une étoffe de laine de moutons plus précieux que des vers à soie, mille fois peignée, amoureusement délicate au toucher. Rien de commun avec la garde-robe habituelle du fonctionnaire moyen et anonyme, avec ces costumes patauds, ces cousus épais qui ont pour unique patron un cadastre. On était même allé jusqu'à réinventer l'art de l'ourlet du pantalon qui, dans une chute vertigineuse, frôlait le sol comme on côtoie le ciel, en l'approchant sans jamais l'atteindre. Une magnifique paire de chaussures de cuir verni venait donner une touche finale d'éclat à la parure administrative de celui qui, ce matin-là, avait rendez-vous avec son destin.

Monsieur Ho se sentait un nouvel homme, moins accablé, plus rebelle. L'habit n'était que légèreté et envol. D'inspiration italienne, pensé à Milan, il avait été confectionné à Shanghai. Fatigués de copier les autres, les Chinois voulaient, signe des temps nouveaux, se copier eux-mêmes. Exporter oui, mais exporter un peu vers soi. Pour marquer une promotion, la tradition appelait à faire de généreuses dépenses vestimentaires. Plus la promotion était importante et plus l'habit devait être précieux. Monsieur Ho, qu'il faudrait bientôt appeler monsieur le commissaire au recensement du ministère des Affaires sociales, en était à son sixième habit d'intronisation.

À vingt-trois ans, tout frais émoulu de l'école des sciences sociales, Monsieur Ho avait déniché un modeste poste d'archiviste dans un sous-sol du ministère du

Logement. Il cherchait un tremplin, on lui avait offert une ornière. Un plafonnier tous les trois mètres, jamais plus de soixante watts, des rangées d'armoires métalliques où engranger une paperasse que personne ne consulterait jamais plus. Il s'usa ainsi les yeux pendant quatre ans à classer des centaines de dossiers obsolètes avant qu'on ne le rapatrie au secrétariat aux Affaires sociales du rez-de-chaussée. Son supérieur, Monsieur Wu, surnommé l'homme d'écaille parce qu'il ne mangeait que du poisson malgré le prix prohibitif des anguilles, poissons-chats et autres délices de la mer, appréciait le dévouement et la polyvalence du jeune Ho. Sans lui demander son avis, il inscrivit ce dernier sur la liste interne de parrainage des aspirants aux promotions, liste laissée à l'usage discrétionnaire des responsables de service. Puis on transféra Monsieur Ho de son alcôve au département des études démographiques de l'aile ouest jusqu'à ce demi-miracle d'une demi-fenêtre dans un presque bureau de second sous-directeur. Sept années plus tard à vol d'oiseau, d'un seul coup d'un seul, tomba sur lui une avalanche de lumière, une bénédiction inattendue dans son sacre de commissaire. Monsieur Ho passa ainsi de griffonneur en commis des archives, de secrétaire des affaires sociales en observateur du département des études démographiques, de second sous-directeur jusqu'à ce promontoire de directeur de la commission du recensement, à sa grande surprise d'ailleurs, puisque bien d'autres candidats étaient mieux pourvus en états de service.

La tâche était considérable pour celui qui avait évolué jusque-là dans les strates anonymes du pouvoir, les

étages du milieu. Au cours de son ascension horizontale, il avait su trouver une certaine tranquillité dans la pratique quotidienne de la discréction bureaucratique. Dans le Très-Haut, on louangeait son alliage improbable d'engagement et d'invisibilité, son talent d'équilibriste et sa volonté d'abnégation. Un peu comme les artistes du grand cirque de Pékin qui font du surplace sur un unicycle tandis qu'au-dessus de leur tête tournent des assiettes en porcelaine sur des pointes de bambou, Monsieur Ho avait arpentré trente années de paperasseries à aplanir tous les reliefs en lui, éclairé seulement par une lampe qui avait du mal à se réchauffer elle-même. Trente années de niveling par le milieu dans des couloirs creux où résonnaient les soupirs. Rien ne l'avait préparé à sortir du rang. On demandait dorénavant à celui qui avait toujours eu une rétine d'ombre et non de lumière de se mettre à découvert.

Monsieur Ho naviguait ainsi entre le doute et le doute. Un cadeau offert par Pékin était toujours dangereux à déballer. On ne défroisse pas les ailes d'une mante religieuse sans craindre de faire les frais de son prochain repas. Devait-il opter pour la médiocrité acceptable, rester dans le convenu, la figuration, user d'un verbe aussi bien amidonné que son col ou risquer l'émancipation de ses compétences ? Dans ce monde de non-dits de la fonction publique chinoise, aspirer ouvertement à l'excellence était perçu comme un acte répréhensible d'individualisation, et l'autoproclamation avait toujours valeur de crime. Tout au long de sa carrière, Monsieur Ho avait couvé sa réserve et veillé

soigneusement à être remarquable sans jamais se faire remarquer. Mais il connaissait très bien la maison, l'Appareil, ses rouages compliqués, ses résonances hiérarchiques et plus particulièrement celles de la Corde Grinçante, sorte d'épée de Damoclès qui pendait au-dessus de la tête de tous les commis de l'État. Relent de régime rouge oblige, le paternalisme de Pékin croyait avec vigueur aux vertus curatives de la culpabilité. Au moindre faux pas, la Corde Grinçante gémisait et annonçait la disgrâce du fautif. Les coupables étaient confiés au bureau des reconversions, instance obscure des ressources humaines spécialisée dans la régression de carrière. Là, on ne montait pas, on descendait. Chaque année, des milliers de mandarins étaient contraints au recyclage, le plus souvent dans des régions éloignées, à remplir des tâches éloignantes.

L'exemple le plus spectaculaire de l'efficacité de la Corde Grinçante fut certainement celui de Lai Heng, un fonctionnaire qui avait grandi rue des Songes Bleus, à quelques pas de la maison natale de Monsieur Ho. Brillant homme de la troisième génération attaché au bureau du développement industriel de la région de Pékin, il avait compris toute l'importance des transferts de technologie dans l'avancement des affaires. Les entreprises occidentales, obsédées par l'eldorado asiatique, mettaient la main sur des parts de marché considérables à condition qu'elles ouvrent leur boîte de Pandore et partagent leurs secrets technologiques. Une fois la boîte ouverte, le savoir transféré et la lune de miel terminée, les Chinois pouvaient continuer seuls. En trois ans, on rattrapait ainsi trente années de

modernité et de progrès. Lai avait dressé un modèle de partenariat unique avec les plus beaux fleurons de l'industrie internationale. Dans une forêt d'hommes refroidis et calculateurs, les choses allèrent vite pour Lai, qui avait su mettre de l'avant une vision plus intuitive que ses comparses, plus curieuse, plus risquée aussi. Le plus beau costume de Lai Heng, son troisième, fut son tout dernier. En haut lieu, on avait craint ce que l'on appréciait le plus chez lui : sa formidable indépendance. Le collectivisme était un centre de gravité dont il valait mieux ne pas trop s'écartez, puisque la Corde Grinçante ne versait jamais dans la clémence et restait sourde aux mérites individuels. Elle grinça donc pour Monsieur Lai. Le seul ami d'enfance de Monsieur Ho fut muté, quelque part très loin à l'ère glaciaire.

Au centre de la table, une délicate théière en porcelaine remplissait, outre son rôle utilitaire et décoratif, celui d'horloge de table improvisée. Lorsqu'elle était vide et froide, il était temps de se préparer à partir. Après avoir bu une dernière gorgée, Madame Ho se leva la première tandis que son mari, immobile, un brin songeur, goûtait aux quelques minutes de sursis qui restaient au fond de sa tasse. Manteau, écharpe, une bise discrète. Avec l'économie de mots et la pointe d'humour qui le caractérisaient, Monsieur Ho se tourna vers son épouse et dit dans un sourire :

— N'avons-nous pas une fille ? Si c'est le cas, embrasse-la de ma part.

— Ne sois pas inquiet. Elle demande toujours des nouvelles de son père et, si elle te voyait aujourd’hui, elle serait très fière de toi, lui répondit Madame Ho, tout en lissant de la main quelques plis du costume de son mari.

— La France est bien loin, parfois, soupira Ho.

Quelqu'un sonna en bas de l'immeuble. Sept heures pile.

Wei Bei, vingt-six ans, une tête d'enfant sur des épaules d'homme, nouveau secrétaire de Monsieur Ho, chauffeur, interprète, assistant en toute chose suivant la nécessité de l'heure, accomplissait toujours ses tâches avec courtoisie et bonne volonté, en dépit de la lourdeur d'un chagrin d'amour qu'il traînait en lui. Son regard était souvent absent et ses pensées absorbées par une femme mariée, certainement trop mariée. Il ne cessait de songer à cette maîtresse et à son amourette d'un jour qui tournoyait en circuit fermé dans sa pauvre tête. Depuis deux ans, il était empêtré dans une toile d'araignée sentimentale dont il était lui-même le tisserand. Pour calmer sa nervosité, il fumait cigarette sur cigarette, du mauvais tabac roulé trop serré.

La Volkswagen noire tournait au ralenti devant la porte d'entrée, respirant silencieusement comme toutes les voitures allemandes, sages et toujours prêtes comme des chats ronronnant que la moindre alerte fait bondir. C'était du moins ce que vantait la publicité envahissante, affichée à chaque coin de rue. Pour peu, on aurait caressé le poil métallisé, n'eût été cette

peinture noire qui gardait en mémoire les taches de doigts. On racontait entre chauffeurs que les voitures allemandes faisaient moins de bruit quand elles roulaient le jour que les Allemands lorsqu'ils dorment la nuit. Ce genre d'indiscrétion amusait beaucoup les Chinois, moqueurs du bout des lèvres. La voiture que Wei conduisait, comme bien des produits étrangers, avait été fabriquée en Chine à des coûts salariaux dix fois moindres qu'ailleurs. L'odeur du luxe, du neuf, du plastique à peine démoulé, du caoutchouc et des tapis offrait un véritable voyage olfactif. On n'était plus en Chine, on était à Munich ou à Francfort. Les Chinois étaient friands de ce genre d'exotisme. Sans quitter jamais leur pays, ils voyageaient à peu de frais. La Chine était un débarcadère géant, un Klondike* sans porte-jarretelles. Une planète sur la planète, un laboratoire à ciel ouvert, un monstre vorace, une terre de toutes les convoitises et de toutes les craintes. Un immense entonnoir économique qui aspirait le monde.

Sept heures dix. Le chat allemand attendait son maître en ronronnant au soleil.

Le nouveau régime de limousine avec chauffeur mettait Monsieur Ho un peu mal à l'aise. Après avoir échangé quelques politesses matinales avec son secrétaire, il prit le parti de rester fidèle à ses habitudes de

* Nom d'une rivière canadienne. Le Klondike est devenu le symbole de la ruée vers l'or à la fin du XIX^e siècle.

simple citoyen et annonça qu'il comptait utiliser les transports en commun.

— J'apprécie votre ponctualité, Monsieur Wei, mais il n'est pas nécessaire de vous lever si tôt pour venir me chercher. Allez dormir un peu, vous avez l'air fatigué.

Monsieur Ho préférait marcher et se mêler au cortège des ouvriers et des fonctionnaires pressés en ce petit matin. Il les regardait s'engouffrer dans le métro qui avalait goulûment des populations entières de travailleurs pour les recracher le soir. Pour Monsieur Ho, se fondre dans le métro offrait un instant méditatif et, surtout, une occasion d'observer les gens. Il aimait laisser traîner son regard, comme une sonde missionnaire évadée de soi, et scruter les champs intimes des foules entassées. L'anonymat des individus, imposé depuis belle lurette en Chine, relevait pour lui de la propagande. Au-delà des masses, il entendait l'hymne de chacun. Le recenseur jetait sur la foule un regard morcelant, conférant à tous ces sans-noms un semblant d'identité.

Comme le silence de Monsieur Ho était profondément enfoui et ses paroles, de rares migrations, il prenait le temps d'ouvrir son carnet pour coucher quelques impressions sur le papier. Derrière les cheveux sagelement coiffés, sous une allure soignée se cachait un grand contemplatif. Quelques mots lui suffisaient. Il les réservait comme un distillat précieux, un épanchement d'encre sur un carnet tout en hauteur où sa fine calligraphie verticale accueillait les pensées oiselières qui venaient s'y poser, à l'abri du monde. Monsieur Ho couvait à l'insu de tous une tendance

naturelle au retrait, une forme de réserve que plusieurs confondaient avec une froideur hautaine. L'influence d'un père lui-même gardien de secrets n'était sans doute pas étrangère à cette tendance. Ce dernier avait transmis à son fils, en une affectueuse passation, le goût des choses dérobées et juste à soi.

Pourtant, il la connaissait bien, cette masse autour de lui, sans doute trop bien. Il l'appréciait malgré tout. Elle l'avait tant accompagné, tant porté qu'il en faisait lui-même un peu partie. N'avait-il pas été, comme tous les autres, une alvéole dans une ruche communiste depuis sa prime jeunesse ? En Chine, on n'avait longtemps compté qu'un seul journal intime pour des centaines de millions d'individus, un petit livre rouge péremptoire et dictatorial. Monsieur Ho avait son petit livre juste à lui. Un carnet à la couverture blanche où les mots prenaient la couleur des nuages.

Tous un

À l'école, nous étions tous un. Tous identiques... La nuit, quand je me retournais dans mon lit, je me retournais encore en eux, mes camarades d'école. Et quand ils se grattaient, ils me grattaient assurément un peu. Si bien qu'aujourd'hui, je me demande s'ils ne sont pas mariés avec ma femme, et moi avec la leur.

Jin Chung, sa nouvelle épouse au bras, ne disait rien. Il souriait, tout simplement, ce qui chez lui voulait dire beaucoup. Sur le marchepied du wagon qui s'éloignait, le commissaire caressa d'un regard la gare et son petit monde autour. Le chef de gare avança d'un pas et leva la main en guise d'adieu. Une forêt de quatre mille kilomètres lui traversa le cœur.

« Attends-moi. Un jour je reviendrai te chercher, mon fils. »

Monsieur Ho savait.

Mais il savait, comme ces arbres qui attendent patiemment, comme ces orphelins silencieux, comme tous ces malheureux aspirés de l'intérieur, il savait, entre mémoire intime et ciel prometteur, entre le sort des uns et le sort de tous, que personne, jamais personne ne reviendrait nous chercher.

Composition et mise en pages : FACOMPO, LISIEUX

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
EN OCTOBRE 2012

N° d'imprimeur :
Dépôt légal : janvier 2013
Imprimé en France